

MICHEL BANNIARD
DIRECTEUR D'ÉTUDES
EPHE, SCIENCES HISTORIQUES
ET PHILOLOGIQUES
PARIS-SORBONNE

Titre de l'article :

DU LATIN TARDIF (III^E-VII^E SIECLE) AU PROTOFRANÇAIS (VIII^E SIECLE) : VERS UN NOUVEAU
PARADIGME

1] D'AUTRES NOMS POUR D'AUTRES CONCEPTS

Le titre de cette contribution propose l'acceptation et l'utilisation d'un nouveau paradigme, c'est-à-dire de la mise en place d'une série de paramètres innovants sur la question ancienne et souvent rebattue de l'origine de la langue française, comme, bien entendu des langues romanes en général (N. Andrieux-Reix, 2005). La partie gauche de l'intitulé suggère déjà quelques uns des éléments de ce changement : il ne s'agit plus d'aller du « latin vulgaire » au « français pré littéraire », mais du latin parlé tardif (initié au III^e siècle) au protofrançais (initié au VIII^e siècle). Cette réorientation n'est pas que formelle (P. Bourgain, 2005), le changement de terminologie y est essentiel, ni que de surface, des enjeux scientifiques y sont réellement impliqués (M. Banniard, 1993). Ce dernier point sera rendu manifeste, on peut l'espérer, d'abord par le refus radical de thèmes et de thèses qui courent bien des pages : la langue française n'est issue ni d'un créole du latin ni d'une variété vulgaire du latin littéraire. Et ensuite par une affirmation posant que le latin a été une langue comme toutes les langues vivantes. Massivement parlé sur un vaste espace, il a fini par donner naissance à une communauté dont la langue maternelle, bien latine, diffractée, fluctuante, innovante, s'est métamorphosée au cours des siècles en dialectes successifs dont le dernier stade constituait non pas une nouvelle espèce (la latinophonie a perduré), mais un nouveau type (la romanophonie est

apparue).

C'est sous les auspices de ce paradigme que se place cette mise au point de l'état actuel d'une recherche dont les principes ont émergé et ont pris la forme d'une discipline innovante, la sociolinguistique diachronique, au milieu du siècle passé. A l'occasion d'un exposé un peu technique, il a donc paru souhaitable d'apporter une contribution à l'histoire des origines de la langue française sous un triple point de vue : de la révision des fondements épistémologiques ; du rééchelonnement chronologique ; de la remodelisation du changement. Le but est d'inciter lecteurs et chercheurs à découvrir que la genèse des langues romanes en général et du protofrançais en particulier est à la fois accessible (même si elle suppose des démarches compliquées), formulable en termes historiques concrets (avec des exigences d'objectivité parfois ardues) et surtout nettement plus rassurante quant au destin des langues et des cultures (quoique ces enseignements ne puissent pas se transformer en prédictions).

2] UN PARADIGME HERITE A RECONSTRUIRE

La révision des éléments épistémologiques supposerait d'abord une reprise détaillée des modèles courants à l'oeuvre dans la philologie romane traditionnelle (et, dans la réalité tout autant dans la philologie latine qui lui est contemporaine), ce qui évidemment ne saurait se faire de manière détaillée ici. Mais ce n'est pas lui faire injure que de rappeler que son apparition date de la mi-XIX^e siècle et que si ses découvertes ont alors révolutionné nos connaissances, elles n'en portent pas moins les marques idéologiques de son temps (P. Glaudes, 2006). Voici les points principaux sur lesquels la sociolinguistique diachronique (un peu plus jeune, quand même) s'est démarquée de sa glorieuse aînée :

- 1) Les savants étaient alors imprégnés de l'idée (un peu paradoxale pour une Europe encore chrétienne) que la véritable civilisation romaine s'est corrompue irrémédiablement à partir du III^e siècle.
- 2) Ils étaient également tous influencés plus ou moins profondément par l'idée romantique (et

biblique) de l'existence d'un âge d'or perdu à jamais (là aussi de façon paradoxale dans une Europe en route à marches forcées vers le progrès technologique).

3) Ces deux précédentes forces ont entraîné chez eux de manière presque automatique la conviction que le désordre est une affaire de masse entraînant dans une entropie collective les élites si celles-ci ne mettent pas la marque de leur loi.

Cette matrice mentale rend compte de la manière dont a été construite la première histoire des langues romanes. Elle a été nettement invalidée au cours du siècle dernier au prix de longues révisions du savoir :

1) L'étude sérieuse de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Age a modifié profondément la vision apocalyptique léguée et tenacement répétée jusqu'au premier XX^e siècle. En d'autres termes, la civilisation a continué (P. Brown, 1978, 1981 ; J.M. Carrié, A. Rousselle, 1999 ; D. Hägermann, 2004 ; P. Toubert, 2004).

2) L'idée d'une évolution due uniquement à des perturbations et à la décadence déplorable et inéluctable en particulier d'une langue supposée parfaite n'a résisté ni aux travaux massifs de la dialectologie urbaine ni aux progrès de la linguistique. Les premiers ont montré comment la variation, loin de décomposer une langue, la dynamisait (W. Labov, 1976, 1978) ; les seconds ont enfin permis de cesser de confondre grammaire prescriptive et description scientifique.

3) Enfin, la distinction entre loi de l'élite et règles de la collectivité s'est effacée au profit d'une approche pluridimensionnelle des rapports entre les différents registres de la parole (F. Gadet, 2003 ; R. Müller, 2001, P. Trudgill, 1991).

C'est de ce dernier point sans doute que pour aller vite, il convient de repartir pour non pas inventer les principes qui vont être énumérés, mais appliquer à l'histoire du latin les modèles qui sont désormais validés pour toute langue vivante moderne :

1] La parole humaine est complexe en soi, quel que soit le degré de civilisation écrite. Le latin parlé par les illettrés n'avait aucune raison de nature d'être élémentaire.

2] La parole humaine tend à s'auto-organiser en systèmes de communication efficace : il faut des raisons spécifiques de détresse pour qu'apparaissent des *pidgins*, devenant ensuite des créoles. Absolument rien n'empêchait tous les habitants de l'Empire de devenir des locuteurs latinophones au

même titre que leurs conquérants.

3] A grande échelle, toute parole fluctue selon des principes désormais bien répertoriés et que l'on a classés commodément et justement sous la rubrique des variations *dia-*. Cette typologie affirme obstinément que les variations/ fluctuations brisent rarement le *continuum* langagier. Il aurait donc fallu une exception totale pour que le latin fût clivé en deux langues, le littéraire d'un côté, le vulgaire de l'autre.

4] Le changement langagier de ce fait est toujours le résultat d'éléments plurifactoriels dont les causes principales se situent la plupart du temps à l'intérieur même de la langue d'origine. Appliqué au latin, cela revient à admettre que c'est l'ensemble du latin qui a été soumis au processus du changement.

Précisément, quels sont les critères devant être retenus pour identifier ce changement, le décrire, le suivre et l'historiciser ? D'emblée, il faut une nouvelle fois reprendre les paramètres traditionnellement invoqués, les corriger et les compléter (R. Wright, 1991). Il n'y a pas d'autres manières de procéder qu'à partir des méthodes de la linguistique contrastive moderne, autrement dit :

- 1) Phonétique et phonologie ;
- 2) Morphologie ;
- 3) Syntaxe ;
- 4) Idiomatismes ;
- 5) Phrasé ;
- 6) Intonation, prosodie...

Or, si l'on parcourt avec soin les grammaires diachroniques traditionnelles, il apparaît que le critère absolument privilégié est le critère 1). Et l'on lit à longueur de grammaires historiques que dès que la prononciation diffère de l'écriture, l'histoire du latin proprement dit s'achève. Quelle langue moderne n'est pourtant pas sujette à des écarts - certes d'ampleur très variable - [graphie/ phonie] ? Le latin, écrit et parlé, classique n'y fait aucunement exception. Que l'écart graphie/phonie s'accroisse quant la langue passe au stade du LPT1, ne fait pas de doute. Et cet écart ira croissant au fil du temps et des régions. Mais il n'est pas d'un ordre proprement linguistique d'affirmer qu'écrire (avec l'aide de l'école, évidemment) *cantauerunt* et prononcer au V^e siècle en Gaule du Nord [Kant̪aront] (ou *angustia* [angoist'sa], *genitum* [djɛnto]), etc...), sépare l'oralité naturelle du latin. A ce compte, ni le français écrit littéraire ni l'anglais écrit littéraire d'aujourd'hui ne sont plus des langues vivantes, ce que peu de chercheurs seront tout de même enclins à admettre. Mais la rigueur scientifique qui requiert de ne pas tracer de modèles à géométrie variable continue encore souvent à être refusée à notre domaine.

Cette contradiction s'origine dans la confusion involontaire qui est constamment faite entre

le savoir culturel qu'est effectivement l'orthographe et le savoir anthropologique qu'est la parole. La réalité linguistique est que ces prononciations, reconstituées de façon souvent rigoureuses - mais pas toujours, notamment en ce qui concerne les datations absolues - , sont non pas du "latin vulgaire", mais la réalisation orale naturelle des symboles écrits.

Cette confusion entre le point de vue strictement linguistique et le point de vue éthique, patente presque partout, a conduit à l'élaboration arbitraire d'un modèle de l'évolution du latin sous l'effet de trois forces négatives : 1) L'érosion phonétique ; 2) L'appauvrissement morphologique ; 3) Le désordre chaotique. A des titres divers ce système causal a été ennobli au XX^e siècle sous le principe dit de "l'action de la main invisible". Mais cette modélisation est en fait le produit fantasmagorique des préjugés du XIX^e siècle. La libération de ses effets pervers était pourtant possible, ne serait-ce qu'à partir de la réalité offerte par la documentation orale soit accumulée dans de grands ouvrages comme les *Nouveaux Atlas Linguistiques de la France par régions*, soit disponible en allant tout simplement parler directement. L'occitan a cessé dès le XIII^e siècle d'être normé par une élite qui puisse s'y mirer et est alors entré dans le processus d'émiettement dialectal dont les Atlas indiquent clairement le résultat proliférant. Mais cela n'a pas empêché les locuteurs illettrés, paysans évidemment, coupés de ce fait de toute référence centripète tant en synchronie qu'en diachronie, de faire vivre une parole riche, organisée et complexe, qui permettait d'entendre encore en Limousin au siècle dernier un état vivant de la langue naturelle des troubadours, après une traversée de huit siècles. Mais, évidemment, inclure la parole des illettrés d'oc dans une communauté langagière dont faisaient aussi partie les troubadours a paru aussi impossible que d'admettre que le latin de Virgile et le latin parlé quotidien appartenaient à une seule langue. Disons le plus clairement : la langue des troubadours est l'acrolecte de l'occitan parlé comme le latin littéraire est l'acrolecte du latin parlé.

On proposera donc que dans les autres domaines de la typologie contrastive diachronique, il serait non seulement prudent, mais même obligatoire, de faire à la communauté des locuteurs habitant la Gaule crédit d'une capacité à apprendre à parler le latin de manière efficace et complète. La morphologie et la syntaxe du latin parlé ont été acquises dans d'excellentes conditions sur lesquelles il faudrait un peu insister en soulignant la prégnance de plusieurs facteurs favorables :

1) Dans la mesure où nous connaissons cette langue, le gaulois avait des structures assez proches du

latin, avec tous les jeux complexes que cela implique.

2) Il y avait des siècles, au moment de la conquête finale par César, que des échanges commerciaux profonds existaient (on a trouvé des stocks d'amphores - à vin, évidemment - en Auvergne, datés du III^e siècle avant la *Guerre des Gaules*).

3) Le prestige de la nouvelle civilisation a suscité une adhésion rapide des peuples gaulois, qui n'étaient pas moins doués que les peuples de l'Italie, eux-mêmes devenus latinophones après des guerres souvent dures. La sociolinguistique montre que quatre générations suffisent au basculement langagier complet.

4) La *pax romana* (pas totale, tout de même, surtout en +68-+69) a été si durable et la romanisation si profonde que l'usage de l'écrit latin est attesté partout, même sur les plus humbles tessères (M. Feugères, 2004).

5) Contrairement à ce que s'obstinent à répéter bien des manuels et ouvrages dits de référence, le III^e siècle n'a pas été un siècle de barbarie et de dislocation de la romanité (les fameuses « séparations » de la Dacie, de la Sardaigne, etc... ont été ainsi allègrement posées). Et inversement, il y a lieu de ne plus effacer des tablettes un évènement capital : une seconde vague massive de romanisation et de latinisation a commencé avec la christianisation. L'Eglise Catholique Romaine a bien mérité son nom (B. Dumézil, 2005). Elle a élaboré, construit, exporté, maintenu la machine centripète, prestigieuse et coercitive qui a précisément puissamment renforcé la latinophonie.

3] LATINOPHONIE ET COMMUNICATION

Mais cela suppose un renversement cardinal des anciennes allégations, qui gagnerait à se justifier par des enquêtes de terrain. Or, c'est précisément ce qu'a permis d'accomplir la sociolinguistique diachronique (M. Banniard, 1992a ; J. Herman, 1996 ; H. Lüdtke, 2005 ; M. Richter, 1976 ; M. Van Uytvanghe, 1976 ; R. Wright, 1982) en posant clairement la problématique de la communication latinophone en période longue (III^e-IX^e siècle). Puisqu'il s'agit ici de la genèse de la langue d'oïl, toutes les enquêtes sérieusement menées sur la manière dont la langue parlée par les

élites était comprise par la masse (procès qui a reçu la dénomination, en général adoptée, de « communication verticale », CV) ont conduit à l'établissement d'une chronologie précise et précieuse qui peut se suivre siècle par siècle :

- 1) V^e siècle : fonctionnement direct optimal.
- 2) VI^e siècle : fonctionnement régulier sans perturbations majeures.
- 3) VII^e siècle : fonctionnement par compromis accrus avec débuts de brouillage.
- 4) VIII^e siècle : fonctionnement flottant avec brouillage grandissant (M. van Acker, 2007).
- 5) IX^e siècle : le brouillage l'emporte sur la communication.

Un tel tableau requiert beaucoup de précisions et de nuances qu'il est impossible de détailler ici. Mais voici quelques éléments de garantie en faveur de son exactitude :

- 1) Les interactions entre l'élite religieuse et la communauté des locuteurs (baptisés de fraîche date, croyants fervents, contestataires...) ont été très fortes et profondes lors précisément de la seconde latinisation. Toutes les approches historiques le prouvent ; et elles confirment que ce procès est resté actif sous les royaumes germaniques. Par interaction, il s'agit évidemment de mouvements réciproques (F. Graus, 1965 ; M. van Uytvanghe, 2007). Même si la domination du christianisme est incontestable, les fidèles ont souvent eu une manière originale de construire une religion toute personnelle, fortement mêlée des traditions païennes, superstitions locales, inhumations..., autant d'occasions d'une confrontation de la parole commune à la parole de l'élite (Y. Duval, 1988).
- 2) L'enseignement chrétien (prédication, catéchisme, liturgie, chant, lectures des Vies de Saints locaux) requerrait une compréhension réelle des messages transmis. Ceux-ci étaient compliqués : il y avait un contenu théologique et moral dont la compréhension était contrôlée (Godding, 2001). Les mouvements déclarés hérétiques étaient sévèrement surveillés, voire réprimés). Le XIX^e siècle et son clivage total entre clergé latiniste et fidèles analphabètes en latin est un modèle faux pour notre époque.
- 3) Le latin employé par cette élite nous est parvenu, assorti de nombreuses considérations de cette même élite sur leur propre situation langagière. Il ne s'agissait évidemment plus au V^e siècle en Gaule du Nord de parler le latin classique aux masses (contrairement à ce qui a été caricaturalement affirmé de temps en temps). Le latin écrit apte à la communication verticale a été désigné par les

professionnels de la communication du temps (évêques, abbés, rédacteurs...) sous une terminologie riche : *sermo humilis* (« style terre-à-terre »), *sermo rusticus* (« style d'illettré »), *sermo impolitus* (« style mal liché »). Ces mots, comme on pouvait s'y attendre de la part d'une élite, décrivent toujours la recherche d'un compromis langagier par défaut. Mais ce n'est pas une raison pour se montrer, nous linguistes, plus clercs que les clercs en rejetant la langue parlée réelle qui résonnait aux oreilles de cette élite comme une non langue et comme du non latin.

4) Il est par conséquent exclu que les locuteurs illettrés aient pu parler une langue trop différente structurellement de celle dans laquelle le message leur était adressé. On a surabusé de la distinction bien commode, et fondée à un certain niveau (R. van Deyck, 2004), mais illusoire, justement dans notre champ d'études, sur une durée pluriséculaire, à un niveau d'échanges complexe, au sein d'institutions précises et de communautés actives, entre les compétences passives et les compétences actives des locuteurs pour rendre compte de la situation *in vivo* de ces siècles, en général sous le terme peu falsifiable de "diglossie" (P. Koch, 2001).

Par conséquent, l'étalonnage chronologique de l'évolution de la communication verticale a ouvert la voie à une chronologie du changement langagier. En se référant uniquement au domaine d'oïl médiéval, (donc au Nord d'une ligne Poitiers-Limoges-Clermont-Lyon), on posera les stades suivants :

1) Préludes à la romanisation et à la latinisation (de - III^e s. à - 50).

2) Romanisation et latinisation. Epoque du Latin Parlé Classique (LPC) (jusqu'à +II^e siècle inclus). Toute la population est devenue latinophone, tout en restant souvent bilingue bien entendu (mais alors l'ancienne langue a été reléguée au rang de « patois »), au sein d'une latinophonie qui fluctue selon les paramètres de la variation *-dia-* (R. van Deyk, 2005). Et même le niveau le plus familier et le plus relâché du latin parlé reste dans le diasystème latin.

2) Seconde romanisation et seconde latinisation. Epoque du Latin Parlé Tardif de Phase 1, "impérial" (LPT1), du III^e au V^e siècle inclus. Les variations *-dia-* alors en voie d'accentuation (J.N. Adams, 2005) sont combattues par les effets de la christianisation (urbaine et rurale) appuyée rapidement et énergiquement par l'Empire (M. Banniard, 1992b). Le Nord-Est de la Gaule, par « effet frontière », accroît sa réactivité conservatrice (M. Pitz, 2005). Les paramètres de la variation *-dia-* restent à

l'intérieur d'un diasystème latin, mais l'ampleur des fluctuations augmente.

3) Dernière latinophonie. En Gaule du Nord, désormais franque, le latin parlé tardif de phase 2 (LPT2, VI^e-VII^e s.) se développe, comme partout ailleurs dans les royaumes germaniques installés sur l'ancien Empire, par un accroissement des fluctuations - *dia* (M. Banniard, 1995). Cela signifie que le *continuum* entre les niveaux de langue se distend fortement. D'autre part, le *continuum* entre les régions fait de même (surtout du point de vue 1). Ainsi de 650 à 750 le latin parlé mérovingien devient le protofrançais (M. Banniard, 2003). Il franchit en ce siècle un bourrelet significatif d'isoglosses diachroniques, non seulement selon le critère 1 (insuffisant à lui seul), mais aussi au moins selon aussi les critères 2 et 3.

4) Première romanophonie d'oïl (VIII^e s.). La métamorphose finale du latin parlé mérovingien en protofrançais, tout aussi parlé, bien sûr, et en fait déjà souvent écrit sous un vêtement désormais latiniforme, s'accomplit, avec le double effet d'un changement de type (diasystème roman et non plus latin) et d'une régionalisation (la langue d'oïl et la langue d'oc émergent comme entités séparées).

Cette histoire de la genèse de la langue d'oïl, comme on le voit, est étalonnée sur ce que la recherche nous a appris de l'histoire de la CV. En fait, il s'est toujours avéré impossible de chronologiser sérieusement cette mutation langagière à partir des seuls critères internes de la linguistique diachronique. Cela tient bien entendu au fait que l'élite, maîtresse de la culture écrite a constamment usé comme langue écrite du latin, et que dans l'ensemble, elle s'est efforcée de maintenir une certaine continuité grammaticale et stylistique avec la tradition classique. La tentation a été grande, et bien des spécialistes y ont succombé, d'écarter la documentation écrite en ces siècles, qui nous soit parvenue, de leurs moyens d'accès à cette histoire. Cela était tout à fait dommageable, étant donné que pour une fois les chercheurs ont accès à une masse de documents écrits au coeur même de la période conduisant d'un type de langue à l'autre. Mais qu'en faire ? Le paradigme nouveau propose de les intégrer à la construction de ce savoir, justement en tenant compte des enseignements de la sociolinguistique diachronique. Et d'après ce qui a été dit ici, il appert que si au V^e siècle, le latin est la langue écrite normale d'un monde encore latinophone, il ne l'est plus au VIII^e dans un monde romanophone.

C'est donc en dernière instance le retour à un problème ancien, récurrent et critique, le

rapport entre la langue écrite et la langue parlée des III^e-VIII^e siècles en Gaule du Nord. En fait, la manière dont a été traitée cette question a largement dépendu... des convictions initiales des chercheurs. Pour aller vite, il convient d'insister ici sur le fait que puisque la langue d'oïl a elle aussi une histoire (elle n'est pas née brusquement d'une cuisse de latin !), le rapport entre la langue écrite (très minoritaire, acquise culturellement) et la langue parlée (très majoritaire, acquise spontanément) a lui aussi une histoire, corrélée assez largement aux variations *-dia*. Un parcours à grand empan et un classement globalisant montrent qu'il existe d'importantes variations de niveaux dans les documents écrits de l'époque mérovingienne. L'obstacle majeur à leur exploitation dépend précisément du paradigme hérité, incluant la croyance bien ancrée à un dualisme langagier ancien entre le supposé roman parlé (nommé aussitôt gallo-roman) dès l'origine (disons vers 400) et la réalité des documents écrits. Mais si l'on accepte que la communauté des locuteurs de la Gaule du Nord (y compris les élites immigrées franques) parlait une langue naturelle de type précisément latin non plus classique (évidemment), mais tardif (là commence la tâche descriptive), les prototypes d'analyses deviennent singulièrement plus compliqués, mais aussi plus intéressants. Cette tâche avait été amorcée, avec des résultats plutôt probants il y a 3/4 de siècles, avec des méthodes qui mettaient justement en question les anciens dogmes du dualisme (M.A. Pei, 1932 ; L.F. Sas, 1937) et qui, de ce fait même ont été niées ou écartées sans grands ménagements. Ce n'est qu'au tournant des années 2000 que le renouvellement des méthodes et des mentalités a levé cette espèce d'interdit intellectuel (P. Stotz, 1996-2004). De plus, depuis une trentaine d'années, la linguistique diachronique latine/ romane a reçu le renfort considérables des spécialistes germanistes de l'onomastique et de la toponymie de ces régions, arc Est le long du Rhin, et de ces siècles, époque franque (W. Haubrichs, 2005 ; Pitz, 2002). La formation des noms de lieux et des noms de personne permet de jauger les hypothèses sur l'état du système nominal reconstitué d'après le croisement entre le fonctionnement de la CV et l'état des documents. Elle donne en outre à comprendre dans leur ampleur les phénomènes d'intercourse entre latinophones et germanophones (M. Pitz, 2000).

La genèse en cours d'un nouveau diasystème et les étapes successives de sa formation peut être à la fois reconstituée par les méthodes de la linguistique abstraite, mais aussi par des fouilles linguistiques menées selon des méthodes appropriées dans la totalité de la documentation écrite. Les

Vies de Saints offrent par moments des fluctuations considérables des niveaux de leur langue ; accrues avec le temps, ces fluctuations donnent accès en fait, à partir du VIII^e siècle à des énoncés qui sont bel et bien du protofrançais en vêtement latiniforme (M. Banniard., 2005a). Ces fluctuations émergent de manière semblable dans les documents mérovingiens qui nous sont parvenus dans des manuscrits originaux (H. Atsma, J. Vezin, 1981-1982). Sous le foisonnement graphique émergent tantôt un acrolecte juridique d'usage normal dans la société mérovingienne, tantôt un énoncé solennel mais en protofrançais dans des jugements rendus cent ans plus tard au plus haut niveau de la société carolingienne (S. Gioanni, 2009). Le problème est alors que sous le vêtement latiniforme, il faut reconnaître la première parole d'oïl, attestée par écrit à partir du VIII^e siècle (M. van Acker, 2008).

4] NOUVELLES STRATES LANGAGIERES

Ce nouveau paradigme refuse un certain nombre de préceptes de la philologie traditionnelle (G. Holtus, 1998-2003), tant romane que latine. Mais les prises de risque épistémologique qu'il paraît requérir offrent tout de même d'assez belles satisfactions heuristiques. Ainsi, on acceptera peut-être un jour que le canon 17 du concile tenu à Tours en 813 ne nomme pas la langue d'oïl, mais renvoie au latin mérovingien, *romana lingua rustica* (Banniard, 2008a), dont l'emploi, provisoirement interdit, avait transformé les prêcheurs en contrebandiers de la communication.

Plus intéressant peut-être est le fait que les Serments de Strasbourg ne sont nullement une épiphanie, encore célébrée d'une manière assez peu linguistique (F. Lo Monaco, 2010), puisqu'il y avait fort longtemps à l'époque de leur proclamation que les souverains carolingiens employaient par écrit ce niveau de langue pour lancer leurs ordres (M. Banniard, 2008b). La seule mutation réelle tient au changement de symbolisation où le vêtement latiniforme des précédents formulaires, dont le type est du protofrançais en acrolecte, a été remplacé par une *scripta* qui a réduit l'écart graphie-phonie. Les serments de 802 ont été (comme la majorité des textes) prononcés avec l'oralité naturelle romane (même soignée) du VIII^e siècle. On rejoint ici l'observation initiale sur l'insuffisance du critère

phonétique, car ce sont les catégories 5 à 6 qui placent clairement ces textes, pourtant latiniformes, dans la catégorie du protofrançais.

Même ce dernier terme ne doit pas nous leurrer, le protofrançais n'est pas une protolangue : la langue parlée a gardé au fil des siècles le même niveau de complexité, ce qui aurait dû être le point de vue initial de la linguistique diachronique, comme selon une piste bien tracée par les dialectes non écrits attestés par les enquêtes des Atlas. Le défi scientifique est de tenir compte à la fois de la continuité de cette parole collective et de la discontinuité de son diasystème. C'est une des ambitions du nouveau paradigme que de décrire ce procès. L'établissement de cette véritable histoire de la métamorphose langagière est en cours. Il fait appel à un certain nombre d'outils eux-mêmes disponibles dans d'autres branches de la connaissance : primauté de la fluctuation individuelle ; diffusion en fractales du prototype ; progression exponentielle du changement ; acquisition catastrophiste du nouveau diasystème (S.J. Gould, 1997)

Pour terminer, voici quelques fragments illustratifs d'une grammaire historique s'efforçant de tenir compte des paramètres ainsi incomplètement mais, espérons-le, clairement mis en avant.

1) L'accent du latin parlé mérovingien se surenforce par effet d'intercourse avec les latinophones d'origine franque (V^e-VI^e s.). Cet accent marqué caractérisera ensuite la phonologie du PF, puis de l'AFC, au moins jusqu'au XIII^e siècle, avec des conséquences importantes sur la structure de la première poésie d'oïl.

2) Sous le même effet d'intercourse, la diphtongaison des anciennes voyelles longues s'interprète en termes non de relâchement articulatoire, mais au contraire d'effort (volontaire et inconscient, bien sûr) de protéger l'effet corrélé de surallongement (VII^e-VIII^e s.).

3) La tendance générale pour les formes nominales (M. Banniard, 2005b) à la remontée à gauche des signaux de pilotage morphologiques modifie l'attribution des cas en faisant migrer leur morphème de la position de suffixes (désinences) à celle de préfixes (prépositions). Après une longue période de polymorphisme, la nouvelle concaténation est en place au VIII^e siècle.

4) La même tendance joue pour l'attribution du genre et du nombre, avec un décalage sur le prototype des cas, sous la forme de l'émergence d'un signal préfixé, l'article défini (VIII^e s.)

5) Le système verbal, inversement, reste en général à l'intérieur de la concaténation de signaux

héritée de la latinophonie : les morphèmes de voix, de mode, de temps et de personnes sont toujours annoncés après les lexèmes (M. Banniard, 2005c). Ainsi le nouveau futur et le nouveau mode (ou temps ?) conditionnel sont construits sous la forme suffixée [-R ; -RE]. Après des siècles de progression de type fractal/ exponentiel, leur paradigme s'est structuré au VIII^e siècle.

6) L'exception majeure à ce conservatisme dans le déroulement de l'information pour le système verbal est la construction d'un nouveau passé, le passé résultatif en [*habeo* + PPP], qui se développe en LPT2 pour émerger comme paradigme au VIII^e siècle, période à laquelle, au lieu de chasser l'ancien prétérito, il construit une dyade chronologique (bien lisible en AFC). Mais à ce moment la possibilité d'une remontée à gauche du morphème de temps est amorcée.

Fornex 20 2 2010

Explicit Feliciter

ABBREVIATIONS/ TERMINOLOGIE

LPC : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]

LPT : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle]

LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT «impérial»)

LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT «mérovingien» en Gaule ; «wisigothique» en Espagne ; «lombard» en Italie).

PF : Protofrançais (VIII^e s.).

AFC : Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e s.).

AFT : Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e s.).

REFERENCES

ANDRIEUX-REIX N., 2005, « Aspects nouveaux de la recherche en français médiéval », dans VALETTE J.R. (éd.), *Trente ans de recherches, Perspectives médiévales*, p. 9-35.

ADAMS J.N., 2007, *The regional diversification of latin, 200 BC-AD 600*, Cambridge, CUP.

ATSMA H., VEZIN J., 1981, 1982, in BRUCKNER A., MARICHAL R. (éd.), *Codices Latini Antiquiores*,

Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century, t. XIII, *France I*, Zurich, 1981 ; t. XIV, *France II*, Zurich, Dietikon.

BANNIARD M., 1992a, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, Etudes Augustiniennes.

---, 1992b, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », dans HOLZ L. (éd.), *Mélanges J. Fontaine*, Paris, Etudes Augustiniennes, p. 413-427.

---, 1993, « Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie », *BSL*, t. 88, p. 139-162.

---, 1995, « Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers », *REL*, t. 73, p. 213-230.

---, 2003, « Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes », dans ERNST G., GLESSGEN M.D. (éd.), *Romanische Sprachgeschichte*, t. 1, Berlin-New-York, (De Gruyter), p. 544-555.

---, 2005a, « Niveaux de langue et communication latinophone », in *Settimana LII : Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spolète, p. 155-208.

---, 2005b, « L'ancien français, mémoire du latin », dans O. SOUTET (éd.), *Mélanges Cl. Thomasset*, Paris, PUPS, p. 21-36.

---, 2005c, « Prototypes latins de migration à gauche des morphèmes suffixés », *L'Information grammaticale*, t. 107, p. 3-7.

---, 2008a, « Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e-XII^e siècle) », dans P. VON MOOS (éd.), *Entre Babel et Pentecôte, Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e s.)*, Berlin, LitVerlag, p. 269-286.

---, 2008b, « Niveaux de langue et efficacité pragmatique dans les serments carolingiens », in M.F. AUZEPY (éd.), *'Oralité et lien social au Moyen-Age (Occident, Byzance, Islam) : parole donnée, foi jurée, serment'*, Paris, ACHByz, 2008, p. 43-61.

BOURGIN P., 2005, « Latin/Langue vernaculaire », in *Perspectives médiévales*, p. 87-98.

BROWN P., 1978, *The Making of Late Antiquity*, Berkeley, UCLA Press.

---, 1981, *The Cult of the Saints. Its Rise and Function in Latin Christianity*, Chicago, SCM Press LTD.

CARRIE JM, ROUSSELLE A., 1999, *L'empire romain en mutation. Des Sévères à Constantin*, Paris, Seuil.

- DUMEZIL B., 2005, *Les racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares (V^e-VIII^e s.)*, Paris, Fayard..
- DUVAL Y., 1988, *Auprès des saints corps et âmes. L'inhumation "ad sanctos" dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du III^e au VII^e siècle*, Paris, Etudes Augustiniennes.
- FEUGERES M., LAMBERT PY (dir.), 2004, *L'écriture dans la société galloromaine*, in *Gallia*, t. 61, p. 1-192.
- GADET F., 2003, *La variation sociale en français*, Paris-Gap, Ophrys..
- GLAUDE P., BERNARD-GRIFFITHS S., VIBERT B. (dir.), 2006, *La fabrique du Moyen Age. Représentations du MA dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion.
- GLESSGEN MD, 2007, *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, A.Colin.
- GODDING R., 2001, *Prêtres en Gaule mérovingienne*, Bruxelles.
- GOULD S.J., 1997, *Darwin et les grandes énigmes de la vie. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil.
- GRAUS F., 1965, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague.
- HÄGERMANN D., HAUBRICHS W., JARNUT J., 2004, *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühen Mittelalter*, (Ergänzungsbände zum Reallexikon des Germanischen Altertumskunde, t. 41), Berlin/New-York, De Gruyter.
- HAUBRICHS W., 2005, „Romano-germanische Hybridnamen des frühen Mittelalters nördlich der Alpen“, dans HÄGERMANN, *Akkulturation*, p. 179-203.
- HERMAN J., 1996, "The End of the History of Latin", *Romance Philology*, t. 49/4, p. 364-382.
- HOLTUS G. & ALII, 1998-2003, *Lexicon der Romanischen Linguistik (LRL)*, Tübingen, 16 vol.
- GIOANNI S., 2009, « La langue de "pourpre" et la rhétorique administrative dans les royaumes ostrogothiques, burgonde et franc (VI^e-VIII^e s.) », BOUGARD F. (éd.), *La culture du haut Moyen Age, une question d'élites ?*, Turnhout, Brepols, p. 13-38.
- KOCH P., OSTERREICHER W., 2001, « Langage parlé et langage écrit », dans *LRL*, t. 1, 2, p. 584-627.
- LABOV W., 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Ed. de Minuit.
- , 1978, *Le parler ordinaire, La langue des ghettos noirs des Etats-Unis*, 2 vol., Paris, Ed. de Minuit.
- LO MONACO F., VILLA CL., 2009, *I Giuramenti di Straburgo : testi i tradizione*, Florence, SISMEL.
- LÜDTKE H., 2005, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der Sprachlichen Kommunikation*,

Kiel.

MÜLLER R., 2001, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, Munich, Beck.

PEI M., 1932, *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources*, New-York.

PITZ M., 2000, « Le superstrat francique dans le Nord-Est de la Gaule. Vers une nouvelle approche philologique et toponymique », *Nouv. Revue d'Onomastique*, t. 35-36, p. 69-85.

PITZ M., 2002, « Nouvelles données pour l'anthroponymie de la Galloromania : les toponymes mérovingiens du type Avricourt, *RLiR*, t. 263-264, p. 421-449.

PITZ M., 2005, „Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Begarrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur ?“, dans HÄGERMANN D., *Akkulturation*, p. 135-178.

RICHTER M., 1976, „Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter“, *Historische Zeitschrift*, t. 222, p. 43-80.

SAS L.F., 1937, *The Noun Declension System in Merovingian Period*, Columbia.

STOTZ P., 1996-2004, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vol., Munich, Beck.

TOUBERT P., 2004, *L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil*, Paris, Fayard.

TRUDGILL P., 1991, *Sociolinguistics : an introduction to language and society*, Londres, Penguin.

VAN ACKER M., 2007, *Vt quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des mérovingiens (VII^e-VIII^e s.)*, Turnhout, Brepols.

VAN ACKER M., VAN DEYCK R., VAN UYTFANGHE M., 2008, *Latin écrit- roman oral ? De la dichotomisation à la continuité*, Turnhout, Brepols.

VAN DEYCK R., SORNICOLA R., KABATEK J. (éd.), 2004, *La variabilité en langue*, t. 1, *Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé*, Gand.

---, t. 2, 2005, *Les quatre variations*, Gand, (*Communication & cognition*).

VAN UYTFANGHE M., 1976, « Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français », *Romanica Gandensia*, t. 16, p. 5-89.

VAN UYTFANGHE M., 2007, L'hagiographie en Occident Latin de la "Vita Antonii" aux "Dialogues" de Grégoire le Grand : genèse et occupation du terrain, dans DEGL'INNOCENTI (éd.), *Grégorio Magno*

et l'agiografia fra IV e VII secolo, Florence, SISMEL, p. 3-51.

WRIGHT R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns.

---, (éd.), 1991, *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, Londres/ New-York, Routledge.